

blâment le gouvernement de cet affreux mélange de chômage et d'inflation qui, évidemment, est universel et non pas confiné au Canada seulement. Ils dénoncent avec horreur l'affaiblissement de notre dollar, qui est inévitablement influencé par l'affaiblissement du dollar américain.

A mon avis, ce pessimisme et ce défaitisme ne dénotent pas seulement une attitude déplorable et négative, mais sont aussi des réactions extrêmement destructrices. Je pense qu'il est temps que nous nous secouions. Un bref retour en arrière nous aidera peut-être à remettre les choses dans une plus juste perspective.

De 1914 à 1918, 60,000 de nos soldats les plus vaillants et jeunes sont morts sur les plaines de Flandre ou sont restés coincés dans les barbelés, et 180,000 soldats sont revenus blessés physiquement ou moralement. Les Canadiens ont connu le malheur et la terreur d'Ypres et de Passchendaele, l'agonie et la gloire de la crête de Vimy, puis l'amertume et le ressentiment suscités par la loi sur la conscription de 1917. Que de jours sombres et terribles! Mais nous nous en sommes sortis. Peut-on comparer nos petites misères d'aujourd'hui aux affres de la Première Guerre mondiale?

Rappelez-vous: en 1933, un travailleur sur cinq était en chômage—dans les villes, un sur deux. Des esprits malveillants essaient de nous induire en erreur en prétendant que la situation du Canada aujourd'hui est désespérée parce qu'il a plus de chômeurs que pendant la dépression. Si l'on ne tient compte que des chiffres, c'est la vérité. Il y a aujourd'hui 850,000 sans emploi—826,000 en 1933. Toutefois, on voit ces statistiques sous un autre jour si l'on songe qu'il y a 45 ans le Canada ne comptait que 7,300,000 personnes de plus de 14 ans et qu'il en compte aujourd'hui 17 millions et demi. Pendant la dépression, le chômage pour tout le Canada s'élevait à un peu plus de 19 p. 100. Aujourd'hui il est de 8½ p. 100. Mais, bien sûr, 8½ p. 100 c'est beaucoup trop, c'est un chiffre alarmant, symbole de grandes difficultés. Il est prévu dans le discours du trône que l'on s'efforcera d'accroître la productivité du Canada et de créer davantage d'emplois. Il est normal que nous nous préoccupions du chômage et de l'inflation qui s'abattent si cruellement sur les pensionnés et les pauvres. Toutefois, il est vrai que les temps difficiles que nous traversons n'ont rien de comparable avec la grande dépression.

A l'époque, je vivais à Montréal. Les rues étaient pleines de mendiants et une demi-douzaine de fois par jour, des hommes venaient frapper à la porte pour demander l'aumône. Le soir, les hommes faisaient la queue chez les Sœurs grises pour un bol de soupe ou se rassemblaient sur le porche de la cathédrale anglicane pour demander du pain. Certains se glissaient en dessous des wagons ou s'entassaient dessus à 40 ou à 50, grelottant sous le froid et le vent, et traversaient le pays d'un bout à l'autre à la recherche d'emplois qui n'existaient pas. De jeunes étudiants pleins d'espoir terminaient brillamment l'école pour s'apercevoir que personne ne voulait d'eux, qu'on n'avait rien à leur offrir et qu'ils n'avaient pas d'endroit où aller.

Et la sécheresse s'abattit sur les Prairies. En 1938, la Saskatchewan récolta à peine 36,000 boisseaux de blé qu'elle vendit, livrés à la Tête des lacs, 68c. le boisseau en dollars courants de 1977. L'an dernier, notre grande province céréa-

lière a produit 467,000 boisseaux pour lesquels elle obtint \$4.62 le boisseau.

Au cours des années 30, une jeune femme de la Saskatchewan, Anne Marriot, composa un poème intitulé «The Wind Our Enemy» qui lui mérita le prix du gouverneur général. Je me permets de vous en lire quelques lignes pour vous rappeler cette sombre période:

Wind

in a lonely laughterless shrill game
with broken wash-boiler, bucket without
a handle, Russian thistle, throwing up
sections of soil.

God, will it never rain again? What about
those clouds out west? No, that's just dust, as thick
and stifling now as winter underwear.

No rain, no crop, no feed, no faith, only
wind.

Ce furent des jours d'épreuve pour un grand nombre d'entre nous, mais nous avons réussi à les surmonter tout comme se maintinrent nos institutions gouvernementales.

Je vous rappelle qu'à cette période, les pensions de vieillesse n'existaient pas, ni le Régime de pensions du Canada, ni l'assurance-hospitalisation ou l'assurance maladie, il n'y avait pas de régime national d'assistance publique, pas d'assurance-chômage, pas d'allocations familiales. Aujourd'hui, nous pouvons compter sur toutes ces choses pour nous protéger de la misère et de la catastrophe. Alors, honorables sénateurs, pourquoi les Canadiens se plaignent-ils tant?

Puisqu'il est question du temps passé, je me rappelle un matin de Noël durant la Seconde Guerre mondiale, alors que je me trouvais à Winnipeg. C'était un matin clair, lumineux et le frimas qui garnissait les arbres créait un décor féerique. Ce jour-là, nous avions appris que Hong Kong était tombé et que les Winnipeg Grenadiers et les Quebec Rifles avaient été faits prisonniers. Parmi les événements que nous vivons aujourd'hui, y en a-t-il un qui égale la douleur que nous avons ressentie chaque jour, chaque semaine, chaque mois de ces six longues années? Mais, en ces temps difficiles, nous avons la foi en nous-mêmes. Nous avons confiance en nous, dans nos institutions et nous avons surmonté l'obstacle.

Quand Franklin Roosevelt devint président des États-Unis, il déclara aux Américains qu'ils n'avaient rien à craindre sauf la crainte elle-même. Aujourd'hui, nous n'avons rien à craindre sauf nous-mêmes. Selon la phrase célèbre de Charlie Brown: «We have met the enemy and them is us». Notre manque injustifié de confiance en nous-mêmes peut, si nous n'y prenons garde, nous amener au bord du désespoir et je vous rappelle que le désespoir est le plus mortel, le plus funeste de tous les péchés puisqu'il est l'antithèse de l'espoir.

Plus j'y pense, plus je me rends compte que les Canadiens sont chanceux. La dernière invasion remonte déjà à 166 ans. Aucune bombe n'a embrasé nos villes comme c'est arrivé à Londres, à Coventry, à Hambourg et à Hiroshima. Nous et nos enfants n'avons jamais fui nos maisons sous la mitraille de l'ennemi, comme c'est arrivé à Guernica et sur les routes de France. Il y a peu de gens qui sont morts de faim au Canada alors qu'il y en a eu des millions en Afrique ou en Asie. Le Canada n'a jamais été déchiré par une guerre civile fratricide,